

Recherches sur l'Occupation et la Colonisation de l'Algérie par les Romains:

1er mémoire:

Subdivision de Tlemsên:

La conquête des régions connues aujourd'hui sous le nom d'Algérie est un des faits les plus importants de l'histoire de Rome. En ajoutant de nouvelles provinces à son vaste empire, elle ferma ce cycle d'expéditions militaires qui embrassait le périmètre entier de la Méditerranée, et lui permit enfin d'appeler orgueilleusement ce grand bassin, *Nostrum mare*, Notre mer. Cette conquête, l'occupation et la colonisation qui en furent la suite, ont été étudiées, appréciées et jugées dans leur ensemble nombre de fois. On a cherché aussi, avec plus de persévérance que de bonheur, il est vrai, à retrouver le réseau de villes, de colonies, de forts et d'établissements dont les conquérants avaient couvert le pays pour le dominer.

Dans l'Est, cette tâche a été facilitée par l'abondance des documents romains, et les explorations multipliées des voyageurs. On conçoit, du reste, que l'attention, la curiosité, l'investigation se soient surtout portées de ce côté, où la colonisation romaine, succédant à celle de Carthage et de Tyr, était plus développée, plus complète, plus riche, où elle avait enfin pris le véritable caractère d'une installation éternelle, en demandant aux arts de déployer pour l'embellir tous leurs prestiges.

Mais, semblable au flot qui meurt sur la plage en lames expirantes, cette riche manifestation de la puissance d'un grand peuple perdait peu à peu, en avançant vers l'occident, le brillant caractère qu'elle avait d'abord, pour n'être plus qu'une simple occupation militaire. Elle est toujours empreinte de la même force, elle conserve invariablement le principe d'unité qui a présidé à sa création, mais elle n'a plus rien des grâces et des raffinements d'une civilisation qui s'était développée dans le calme de la paix.

Ici, les villes et les établissements sont tellement effacés que leur site rappelle toujours involontairement la dernière demeure des morts, et que l'on cherche, bien souvent en vain, à percer le silence dans lequel a fini par se perdre le bruit de leur chute.

Là, au contraire, les monuments se montrent de toutes parts, les inscriptions sont innombrables, il suffisait de lire pour mettre les annales des peuples d'accord avec elles-mêmes.

Voyageurs, archéologues et savants se sont donc invariablement dirigés vers la province de Constantine; la grandeur des souvenirs, l'importance des ruines, plus d'aménité, dans les populations, les attiraient d'ailleurs de préférence sur ce sol, théâtre de tant d'événements mémorables.

Mais aussi, en même temps, les provinces du Centre et de l'Ouest restaient délaissées dans un fâcheux oubli. Il y a peu d'années encore, on ne possédait, pour les étudier, que des résultats incomplets des excursions rapides de Shaw et de Desfontaine, à peine assez de matériaux pour se faire une idée très vague de la nature de l'installation romaine dans la Mauritanie Césarienne. A cela il faut ajouter que l'*Itinéraire d'Antonin*, plus écourté, plus bref en ce qui regarde cette province que pour les autres, ne peut être complété au moyen de ce document important connu sous le nom de *Table Peutingerienne*, puisque, par une fatalité singulière, la portion de cette carte qui représente graphiquement les lignes de premier et de second ordre de cette région a été perdue. A moins d'un hasard peu probable, nous devons donc renoncer à savoir quels furent les noms de la plupart des établissements, et ils sont très nombreux, non mentionnés dans l'*Itinéraire*.

Ptolémée, l'un des écrivains anciens qui se sont le plus occupés de la géographie de l'Afrique, nous permet, il est vrai, de combler quelques lacunes, mais, malheureusement, les ressources qu'il peut nous offrir à cet égard ne sauraient être considérables. Contemporain des premiers temps de l'occupation romaine en Mauritanie, il n'en connaît, pour ainsi dire, que le premier développement; sa description de la côte est, après tout, assez bonne, mais il entrevoit si imparfaitement l'intérieur qu'il n'a même pas osé faire ici ce qu'il a fait tant de fois ailleurs, indiquer l'origine et la direction générale des plus grands cours d'eau. D'un autre côté, sa nomenclature est trop souvent composée de mots indigènes très difficiles à retrouver aujourd'hui. Mais ce ne serait, du reste, là qu'une très légère difficulté, si le géographe d'Alexandrie n'avait adopté pour base de sa carte une projection tellement fautive qu'elle a jeté une confusion et un désordre incroyables dans tout son tracé. Celui qui veut l'utiliser doit donc chercher, avant tout, à rétablir dans sa pureté primitive les documents dont il s'est servi, les données recueillies par Marin de Tyr, son prédécesseur. Or, c'est là, il faut le reconnaître, une triche qui a fatigué les esprits les plus sages. Cependant, il nous a paru tellement fâcheux, dans l'état de pénurie où nous sommes, de laisser de côté cette liste de noms géographiques, tout imparfaite qu'elle est, que nous avons essayé d'en tirer tout le parti possible. Avons-nous réussi?

L'insuffisance des documents antiques, celle peut-être plus grande des explorateurs modernes, ont donc eu sur la géographie comparée de la moitié occidentale de l'Algérie une déplorable influence. Lorsque l'on a voulu, à l'aide du peu de données que l'on possédait, en retrouver la synonymie, on ne l'a fait qu'en marchant au hasard, qu'en substituant presque toujours l'hypothèse à la vérité. Je n'en finirais pas si je voulais relever toutes les erreurs dont fourmillent à ce sujet les meilleurs ouvrages et les meilleures cartes. Dans certaines parties, c'est un cahos auquel il est impossible de rien comprendre.

Mes études sur l'Algérie m'ayant amené à m'occuper de cette question, je ne tardai pas à reconnaître qu'il en serait toujours ainsi tant qu'on n'aurait pas, subdivision par subdivision, circonscription politique par circonscription politique, la situation exacte et la valeur matérielle de tous les débris que pourraient y avoir laissés les divers établissements fondés par le peuple-Roi.

Je demeurai bientôt intimement convaincu qu'on n'aurait une idée vraie de l'installation romaine que du jour où ce travail serait achevé; qu'alors seulement aussi toutes les difficultés dont est enveloppée la géographie comparée de l'ancienne Numidie se résoudraient sans aucune difficulté. Il m'était du reste, facile de rattacher ces recherches à celles que je devais faire sur la géographie physique et politique des divisions secondaires de l'Algérie, et je résolus de les entreprendre. Ce mémoire est l'exposé des résultats auxquels je suis arrivé à ce sujet durant mon séjour dans la contrée dont Tlemsên est le chef-lieu administratif.

On m'a souvent demandé pourquoi j'avais concentré mes premiers efforts sur la province d'Oran, pourquoi j'allais au-devant du soleil au lieu de le suivre dans sa marche journalière. La réponse à cette question est facile et découle tout naturellement de ce que j'ai dit plus haut sur l'état de délaissement dans lequel cette région était restée jusqu'au jour où j'en ai commencé l'exploration, c'est qu'elle était, en un mot, la moins bien connue, du moins au point de vue archéologique.

Envisagée dans son ensemble, la subdivision de Tlemsên représente la plus grande portion de la partie occidentale de la Mauritanie Bogoudienne, devenue ensuite Mauritanie Césarienne. Je dis la plus grande partie, parce que ses limites de l'Ouest ne sont pas celles qu'eurent toujours les Mauritanies. 225 ans après le Christ, l'*Itinéraire* d'Antonin, sortant de son laconisme tabulaire, dit en parlant de la Mlouïa: "*Flumen Malva dirimit Mauretianas duas*, le fleuve Malva divise les deux Mauritanies." En effet, lorsqu'on examine la région qu'il traverse, on ne peut méconnaître que ce ne soit le seul grand accident physique qui pût remplir ce but; il a fallu depuis une série d'événements politiques d'une nature particulière pour le faire oublier et substituer à un tracé qui sépare des populations de tendances complètement différentes, une ligne conventionnelle dans laquelle il sera toujours difficile de voir une limite véritable. Cela est si vrai, qu'elle est violée tous les jours par ceux pour lesquels elle devrait être une barrière infranchissable, et qu'on sera forcément obligé d'en revenir à la ligne frontière qui fut d'abord celle des peuples et ensuite celle des provinces et des états pendant plusieurs siècles(1).

Comme la subdivision de Tlemsên fut invariablement comprise dans la Mauritanie Césarienne et que je n'ai pas d'autres détails à donner sur ses destinées politiques dans l'antiquité; je passe à l'étude des différentes positions qu'y ont occupées les Romains.

Tlemsên est naturellement le premier point dont se soient occupés les écrivains qui ont traité de la géographie ancienne et de l'archéologie de la subdivision. La grandeur et le renom que cette ville conserva pendant plusieurs siècles justifiaient suffisamment ce choix; et cependant, il faut remarquer que ce sont précisément là les deux causes qui ont amené les erreurs dans lesquelles on est tombé. Préjugéant de son importance dans les temps anciens par ce qu'elle avait été dans les temps modernes, on a emprunté aux écrivains de l'antiquité tout ce qui pouvait se prêter à cette idée. On a donc voulu y voir, au mépris des distances, la station *Ad regias* (sous-entendu *terras*), les terres royales, de l'*Itinéraire*, parce que Tlemsên avait eu des rois; on a cherché dans une vague consonance de noms à lui faire représenter *Timici Colonia*, la seule cité (*civitas*) avec Tigava que Pline ait pu mentionner dans l'intérieur de la Mauritanie Césarienne. Le docteur Shaw n'a pas subi le prestige et l'a tout simplement fait correspondre à *Lanigara*, un nom inconnu emprunté aux *Tables Ptoléméennes*.

Rien de tout cela n'est d'accord avec les monuments épigraphiques que le hasard a, sur les lieux mêmes, sauvés de la destruction.

En effet, parmi les longues pierres que les Arabes ont fait entrer dans la base du minaret d'Agadir, on en voit une, appartenant à la face Nord, sur laquelle on lit:

<p>DEO SANCTO AVLISVAE FL. CASSI ANVS PRAE FEC. ALAE EXPLORA TORUM POMARI ENSIUM</p>	<p>Au Dieu saint Aoulisoua Fl. Cassianus Préfet du corps des Explorateurs Pomariensiens</p>
--	---

Puis, sur une grosse pierre carrée de grès blanc grisâtre, taillée en forme d'autel, que sur ma demande M. le commandant Gaubert, ex-chef du génie à Tlemsên, a bien voulu faire transporter à la bibliothèque militaire, j'ai relevé cette autre inscription, non moins explicite:

<p>DEO INVICTO AVLISVAE ALAE EXPL. PO MAR. GORDIA NAE ET PROC. AUG. N</p>	<p>Au Dieu invincible Aoulisoua (préfet ?) de l'Aile exploratrice Pomarienne gordienne et procureur de notre auguste (empereur)</p>
---	---

D'où il me semble résulter, ainsi que je le démontrerai du reste dans un mémoire spécial sur l'ancien nom de Tlemsên(2), que cette ville portait, sous Gordien 1er, au 3^e siècle de notre ère, le nom de

Pomaria; ce que constate, d'une manière encore plus formelle, l'une des grandes bornes milliaires découvertes à Lalla Mar'nia, en 1845, et sur laquelle on a tracé ce qui suit:

**IMP. CAES
M. AVREL.
SEVERVS
.....
PIVS FELIX
AVG. MILI
ARIA POSV
PER. P. FL.
CLEMEN.
PROC. S.
AN SYR POMAR
M. P. XXVIII
SIG. M. P. XXXVI**

**L'Empereur César
Marcus Aurelius
Severus
.....
Le pieux,
l'heureux, l'auguste,
a posé ces bornes milliaires
par les soins
de son procureur
Clément.
De Syr à Pomaria,
XXVIII M. P. (3)
à Siga XXXVI M. P.**

Les distances consignées sur cette pierre sont très exactes. Vingt-deux milles romains font 42,949 mètres; et par la triangulation, le capitaine du génie Karth a trouvé, entre le centre de Pomaria (*Agadir*, la partie orientale de la Tlemsên des Arabes) et le signal de La Mar'nia, 40,410 mètres, chiffre dont l'exactitude a été démontrée par les opérations plus récentes (juin 1850) de M. le capitaine d'état-major d'Abrantès. La différence entre 42,949 mètres et 40,410 mètres, distance donnée par la borne, représente les sinuosités de la route. En effet, la voie romaine de Pomaria à Sour (La Mar'nia) traversant le massif haché des Beni Mestar, était très-sinueuse dans la première partie de son développement, de Pomaria à El-Bridj.

Quant à la distance de Sour à Siga, elle est d'une précision tout aussi rigoureuse. Trente-six milles romains font 53,316 mètres, et par la triangulation on trouve 54,000 mètres entre La Mar'nia et Takebrît qui représente la vieille Siga (4).

On peut lire encore exactement sur le sol les limites de Pomaria, dont l'angle Nord-Ouest, en pierres taillées, est demeuré intact au milieu des constructions de la vaste enceinte des Zianides. Sa superficie était d'environ 16 hectares. Il est même facile encore de déterminer la situation et la forme de son ancien castrum.

Les preuves les plus évidentes montrent que Pomaria fut bien là(5). Les montants de la porte arabe d'Agadir sont en pierres romaines et celles qui forment la base du grand et beau minaret situé près de là, jusqu'à une hauteur de 6 mètres, ont la même origine; elles étaient la plupart couvertes d'inscriptions dont quelques-unes ont échappé à l'appareillage; enfin, les fouilles y ont mis à découvert des colonnes, des pierres tumulaires avec inscriptions datées, qui indiquent comme limites connues de l'existence de la ville les années 370 et 591 de l'ère de la Province (40 de N.-S Jésus-Christ), 410 et 631 de notre ère(6).

Mais l'inscription votive de l'autel de l'Aile Pomarienne gordienne montre qu'elle était déjà occupée par les Romains sous les Gordiens, et l'avènement du premier des Gordiens remonte à l'an 238. L'inscription de La Mar'nia recule cette occupation jusque vers Alexandre Sévère, en 222. Enfin, on verra plus loin que la *Mniaria* ou *Mniara* de Ptolémée n'étant qu'une mauvaise lecture pour *Pomaria*(7), il faut reconnaître que Rome s'y était déjà installée aux premières années du 2^e siècle de notre ère. Elle se trouve avoir ainsi une existence bien constatée de 530 années.

Avant d'avoir retrouvé dans Tlemsên, l'ancienne *Pomaria*, j'avais cherché à établir que cette ville était la *Kala* ou *Kalama*(8) de l'*Itinéraire* d'Antonin, tête de la grande voie romaine qui, de ce point, allait

jusqu'à Dellis (*Rusuccurus*). Je m'appuyais pour cela d'abord sur le nom de K'ala'a, resté à un village de Troglodytes, espèce de faubourg de la ville où les rois de Tlemsên avaient jadis une partie de leur cavalerie et que l'on donne aussi au long ravin qui en descend pour couler au pied des remparts d'Agadir (Pomaria), ensuite sur la singulière facilité avec laquelle on reconstruit la longue ligne de l'*Itinéraire*, si l'on adopte Tlemsên comme un point de départ, les stations tombant toutes aux distances voulues sur des ruines dont quelques-unes ont même révélé l'exactitude de leur synonymie par des inscriptions, résultat que l'on n'obtient plus si l'on change la tête de la grande voie.

Voici les noms de ses premières étapes, telles que les donne l'*Itinéraire* d'Antonin, avec leurs distances respectives:

	<i>M. P.</i>	<i>Mètres.</i>
KALA.		
AD RUBRAS.	XX	29,620
AD ALBULAS.	XXX	44,480
AD DRACONES.	XIIII	20,734
AD REGIAS.	XXIIII	35,544
.		

Mais la première est la seule qui puisse, d'après sa distance de Kala, se trouver comprise dans les limites de la subdivision de Tlemsên; ce sera donc la seule dont je m'occuperai.

La direction générale de la ligne à laquelle elle appartient, direction qui de l'Ouest se dirige vers l'Est-Nord-Est, nous indique tout d'abord que c'est de ce côté ou, en un mot, vers le Levant qu'il faut la chercher.

Depuis longtemps déjà les reconnaissances militaires avaient signalé, à l'Est de Tlemsên, l'existence de vastes débris romains, lorsque je m'y transportai, au mois d'octobre 1849, pour en faire l'exploration.

L'emplacement est, en effet, considérable; le site un des plus beaux que l'on puisse voir.

Les deux chaînes de la vallée supérieure de l'Isseur arrivées à leur terme s'écartent et voient s'étendre à leur base une belle plaine qu'arrosent les eaux limpides de la rivière et que terminent de vastes escarpements perpendiculaires de tufs rougeâtres. On dirait une immense terrasse d'où l'oeil, d'abord gêné à droite et à gauche par des accidents de terrain plus ou moins prononcés, s'élance bientôt vers le Nord, libre de tout obstacle, pour aller chercher à travers les plateaux du Tell, aux dernières bornes de l'horizon, les sommets arrondis du Tessêla, à 50,000 mètres de là. Sur des plans beaucoup plus rapprochés, à la base même des escarpements qui servent de limite à la plaine, le regard plane sur un bassin dont les terres, toujours chargées de riches moissons, sont, en outre, merveilleusement disposées pour la création de plantureuses prairies; c'est ce canton qui est si connu à Tlemsên, sous le nom de *Vallée des Ouled-Mimoun*. A sa tête, au pied d'un mur de roches que dominait jadis une vieille k'asba, on voit s'échapper d'une fissure profonde les eaux brillantes d'une admirable source qui arrose le vallon. Tout autour, des arbres, des jardins, les derniers restes de la belle végétation qui devait couvrir autrefois ce terrain très-accidenté.

Mais ce qui rend ce site particulièrement remarquable, ce qui fait qu'on ne saurait l'oublier plus après l'avoir vu une seule fois, c'est le groupe des petites montagnes qui le dominant immédiatement du côté du soleil couchant; il faut les voir surtout dressant aux dernières heures du jour, sur le fond calme du ciel, leurs profils accentués, bizarres. L'une d'elles, avec sa crête déchiquetée, ressemble à une scie renversée et inclinée, l'autre à un double pignon qui, vu de l'Ouest, apparaît au loin comme un cône unique, isolé, placé là pour guider le voyageur.

Tel est le grand paysage au milieu duquel s'étendent les ruines auxquelles les Arabes ont donné, le nom de *H'adjar Roum*, les Pierres romaines.

Lorsqu'on les étudie avec soin, on reconnaît bientôt que leur partie principale était un vaste rectangle, orienté nord et sud, de 370 mètres sur 317, offrant ainsi une superficie d'environ 12 hectares. Ce sont les *Castra stativa*, le camp permanent, *la ville militaire*, ainsi que je l'appellerai pour en laisser dans l'esprit une idée plus vraie. Son angle sud-ouest touchait à la rivière sur laquelle on avait jeté un petit pont d'une seule arche, sans doute pour empêcher l'ennemi, en cas d'attaque, de s'emparer des eaux. Et, afin de rendre cette protection plus efficace, on avait, dans l'intérieur, détaché de la masse du rectangle, au moyen d'un large fossé, comme un réduit fortifié d'où l'on dominait tous les environs à quelque distance; ce réduit avait 70 mètres de longueur sur 48 de large. Son angle sud-ouest, qui était en même temps l'angle sud-ouest de la ville entière, a seul disparu, parce qu'il fermait si bien l'accès de la rivière que les Arabes ont été obligés de l'abattre pour faire passer le grand chemin qui monte vers le haut de la vallée. Les fondations du reste de l'enceinte du réduit sont en grande partie intactes et son flanc ouest offre même encore le seul vestige de muraille apparente qu'il y ait en place à H'adjar Roum; ce sont, sur une longueur d'à-peu-près 6 mètres, trois assises de pierres de taille de 0 31 , 0 32 et 0 40 d'épaisseur.

Rien n'est facile du reste, comme de retrouver le périmètre entier de la ville militaire, parce que d'une part on l'avait assise sur un plateau légèrement élevé qui en dessine les contours et que d'un autre côté les substructions de ses murs sont encore visibles, presque partout jalonnées de distance en distance, dans les parties les mieux conservées, de ces pierres de taille, généralement appelées *pierres debout*, destinées à en consolider la base.

Sur trois de ses côtés, au sud, à l'est et à l'ouest, l'enceinte en était formée de lignes droites, au nord le dessin en était au contraire très capricieux et décrivait de nombreux angles; on semble s'être astreint à suivre minutieusement les formes du terrain, c'est de ce côté que le plateau qu'elle occupe est le plus élevé; cette hauteur atteint du reste à peine 4 mètres, alors qu'à l'extrémité sud de la ville ce plan surélevé se confond avec le sol de la plaine.

L'enceinte que nous venons de décrire est couverte de débris, de pierres taillées et de moellons; tout y a été complètement abattu, mais on peut cependant demander à la terre le plan de la plupart de ses dispositions intérieurs et de ses grands édifices. J'ai trouvé dans la partie centrale deux blocs de marbre, restes informes, de chapiteaux horriblement mutilés, qui m'ont semblé indiquer la présence sur ce point d'un édifice religieux.

La ville militaire placée telle qu'elle est, se trouve à 400 mètres au bord des grands escarpements de tufs qui forment au nord la limite de la terrasse sur laquelle elle était pompeusement assise. Cet intervalle est rempli de moellons, sillonné de traces de fondations presque toujours associées à de légers talus formant autant de gradins, large ensemble qui, enveloppant toute la partie septentrionale de la grande enceinte, lui formait comme une vaste couronne d'habitations entremêlées de jardins et de plantations au milieu desquelles se dessinaient les tombes plus ou moins fastueuses d'êtres regrettés. Aujourd'hui, il ne reste de tout cela que ces traces mystérieuses, caractères étranges au moyen desquels le passé semble avoir silencieusement écrit sur la terre la dernière histoire des générations éteintes.

J'ai recueilli à H'adjar Roum une quarantaine d'inscriptions, mais toutes sont restées muettes relativement au nom de cette ancienne ville. Il nous faut donc le chercher dans le seul document antique qui puisse nous le donner, l'*Itinéraire* d'Antonin.

L'*Itinéraire*, je le rappelle ici en passant, met de Kala ou Tlemsên à la station appelée *Ad Rubras*, 29,620 mètres, et il y a de Tlemsên à H'adjar Roum par Tizi, 29,000 mètres. En suivant la route actuelle qui passe par la vallée d'A'ouchba et par Tafrent, et qui est bien plus directe, on n'en trouve que 26,000. Mais les Romains prenaient bien positivement par Tizi, ainsi que le montrent les restes de constructions de sa source thermale et surtout deux bornes milliaires sur lesquelles j'ai pu lire ce qui suit:

Première borne, à 4,000 mètres au sud-est du centre des jardins:

.
 ANTONINI
 DIVI SEVERI
 MILIA. NOVA. POS.
 PER. P. AELIVM DECRI
 ANVM. PROC. SV.
 M. P. VI

Deuxième borne, couchée à terre, la face tournée vers le ciel et presque effacée, elle est à environ 2,000 mètres de la première:

.

 . . VA PER P.
 AEL. DECRIA
 NVM. PROC. .

Cet AElus Decrianus, chargé ici de la pose de nouvelles bornes, est le même dont parle une des milliaires de La Mar'nia comme procureur de l'empereur Alexandre Sévère (223-236).

Cette borne, si elle n'a pas été déplacée, était la borne n° X. Je lui assigne ce chiffre, parce que la première porte le n° VI, et qu'il y a bien en effet 9,000 mètres ou VI milles d'Hadjar Roum à l'endroit où elle est placée, tandis qu'elle est à 20 kilomètres ou XIII milles de Tlemsên(9).

On pourrait objecter, qu'en identifiant H'adjar Roum avec *Ad Rubras*, sur ce que la distance entre Tlemsên et Hadjar Roum est la même, cela n'est pas suffisant. Aussi, n'est-ce pas le seul motif qui m'ait fait adopter cette synonymie; elle m'a surtout paru acceptable parce que les stations qui font suite à celle d'*Ad Rubras* tombent toutes sur des emplacements qui leur conviennent parfaitement.

Ainsi, on retrouve bien les ruines de Sidi Ali ben loub, du Ras el Mâ ntaa' Tnira et de Timsiouin, où nous avons vu l'*Itinéraire*, exiger que l'on place *Ad Albulas*, *Ad Dracones* et *Ad Regias*. Dans le mémoire sur la subdivision de Sidi bel Abbés je discuterai cette question d'une manière plus approfondie.

Quelques lignes à présent sur l'expression *Ad Rubras*. C'est une des formes du mot *Rubrae*, qui nous semble lui-même demander que l'on sous-entende *Terrae, Terrae Rubrae*, les terres rouges, de même qu'on voit plus loin *Albulae Terrae*, les Terres blanchâtres; *Regiae Terrae*, les Terres Royales. Le diluvium rouge qui recouvre lui-même la plus grande partie du pays où s'élève H'adjar Roum devait bien valoir ce nom au centre qui le dominait. Était-ce une expression purement romaine, ou y avait-il ici, comme à Tlemsên, un nom indigné à côté de l'expression officielle? C'est ce que nous pourrions peut-être affirmer plus tard.

Si on exigeait d'ailleurs qu'une tradition louable vint évoquer sur le sol de H'adjar Roum le nom de *Rubrae*, nous rappellerions ici que la grande plaine qui s'étend au Nord-Ouest, sur le chemin de Tizi, porte la dénomination caractéristique de *Zaouïet el H'amra*, le Quartier aux terres Rouges(10).

A ces développements un peu longs, mais indispensables, je vais joindre quelques données intéressantes que fournissent sur l'histoire de cette ville oubliée, les inscriptions que l'on y a trouvées.

La plus ancienne est de l'an 256 de la Province (296 de notre ère), la plus récente de l'an 441 (481); ainsi, nous pouvons annoncer hardiment qu'elle était encore debout aux premiers jours du VI^e siècle. La mention qu'en fait l'*Itinéraire* témoigne, d'ailleurs, qu'elle existait bien positivement au 4^e siècle (325). Les bornes de Tizi nous autorisent, en outre, à reculer son existence de quelques dizaines d'années, au règne d'Alexandre Sévère (222-236), et l'inscription suivante, gravée sur une belle pierre qui est au nombre des montants du flanc nord de la ville militaire, témoigne qu'au temps de Geta, fils de Septimo Sévère (211-217), elle était le séjour de la 2^e cohorte des Sardes.

.....

 LVCI
 SEPTIMI SEVERI
 PII PERTINACIS
 AVG ARABICI AD
 IAB PARTH MA
 XIMI. . . . M AV
 RELI ANTONIN PII
 AVG.

 COH II
 SARDORVM

N'est-on pas, du reste, fondé à croire, d'après la présence dans les fondations d'un monument qui avait été, sans aucun doute, exposé aux regards de tous, qu'elle fut postérieurement en partie renversée, puis relevée avec cette précipitation et cette négligence dont on voit tant de preuves sur d'autres points de la Mauritanie Césarienne et des autres provinces africaines?

Un second texte épigraphique mentionne encore la présence de la 12^e cohorte des Sardes à Rubrae. J'ai copié ce qui suit sur un petit autel en calcaire gris renversé tout près des vestiges d'un sacellum, d'une chapelle, placé au milieu de bouquets d'arbres et d'un terrain assez riche pour faire croire à la présence d'un ancien bois sacré:

DIANAЕ DEAE
 NEMORVM COMITI
 VICTRICI FERARVM
 ANVA VOTA DEDI
 FANNIVS IVLI
 ANVS PRAEFECTVS
 COHORTIS II
 SARDORVM

A Diane ,
 Déesse des bois
 Compagne
 Toujours victorieuse
 Des bêtes féroces
 Fannius Julianus
 Préfet de la 2^e cohorte des Sardes
 A dédié des sacrifices annuels

Malheureusement cette inscription ne porte aucune date.

Rubrae paraît, en outre, avoir été la résidence d'un corps indigène semblable à celui des Explorateurs de Pomaria et qui prenait le nom d'*Ala finitima*, Aile Finitime, maghzen de la frontière; ce sont les deux seuls mots qui aient échappé à la destruction d'une longue inscription où elle était mentionnée.

Enfin, j'ai relevé sur une tombe ces mots parfaitement lisibles:

AVRELIVS IRO
NIVS EQVES NE
ARTORVM



Aufeliv Ironivs,
cavalier
des Neartiens

Le reste est incomplet ou détruit.

Qu'étaient que ces Nearti? Un corps indigène encore? C'est ce qu'une exploration plus profonde du sol de H'adjar Roum expliquera peut-être.

Faut-il aussi mettre au nombre des questions dont l'avenir nous réserve la solution, celle de savoir pourquoi Rubrae ne figure pas au nombre des évêchés de l'église d'Afrique, alors que tant de localités bien moins importantes ont ce privilège? Les titulaires de ce siège étaient-ils au nombre de ces évêques ariens qui ne parurent ni à l'Assemblée de 411, ni au Concile de 484, lequel nous a valu la longue et précieuse liste de Victor de Vite. Ou bien, faut-il penser que H'adjar Roum représente l'*Arina* de Ptolémée, qui était, en effet, de ce côté et dont le nom figure au nombre des sièges épiscopaux de la Mauritanie Césarienne?

Nous discuterons cela un peu plus loin.

Tant d'interrogations ne font-elles pas regretter que le site d'H'adjar Roum ne soit pas l'objet de recherches dirigées avec soin et d'une manière suivie(11)?

Pour en finir avec Rubrae, j'ajouterai qu'elle avait, comme dépendances immédiates, quelques postes fortifiés destinés à couvrir la vallée supérieure de l'Isseur dont elle fermait l'entrée. A sa tête même, à Meurbah', on voit les restes d'une tour et au-dessous quelques vestiges antiques à Sidi Brahim et à Aïn ben S'oltane des Beni S'maïel. Ces derniers sont appelés Kerzabi.

Tallout, sur la route de Sidi Ali ben Ioub (Albulae) , à 12 kilomètres d'Hadjar Roum, dans un pays charmant, présente aussi quelques ruines.

Le mot **SYR**, inscrit en lettre de 6 et de 9 centimètres de hauteur sur les bornes milliaires de La Mar'nia, a mis hors de toute contestation l'ancien nom de ce lieu, en nous révélant de plus l'existence d'une station phénicienne ou au moins carthaginoise, car **SYR** n'appartient nullement aux langues indigènes. Les Romains comme les Grecs représentaient l'**OU** des langues orientales par l'**Y** ou *upsilon*; il faut donc lire **SOUR** pour **SYR**, or **Sour** est un mot sémitique qui signifie *rempart, fort*, ainsi que l'a démontrée M. l'abbé Bargès dans une petite dissertation relative aux découvertes de La Marnia(12). On a vu, du reste, que les distances de ce point sur Tlemsên (*Pomaria*) et Takebrit (*Siga*) corroborent parfaitement la déduction que l'on peut tirer des inscriptions, quant à la synonymie comparée.

A peu près à moitié chemin de Tlemsên à La Mar'nia et à 28,000 mètres de cette première ville, sur la rive droite de l'Oued Barbata, l'explorateur reconnaît les ruines, d'un établissement auquel les Arabes ont donné le nom d'*El Bridj*, le Fortin, et qui servait de gîte d'étape entre les deux localités.

Deux bornes milliaires, élevées à Sour (La Mar'nia) par les soins de ce même AEliv Decrianus dont j'ai parlé au sujet des Milliaires de Tizi, nous révèlent l'existence d'un établissement appelé *Severianum*, sans doute en l'honneur d'Alexandre Sévère. Il était à III milles ou ????? 4,443 ???? mètres, une ancienne lieue de France, de Syr et, sans doute, sur la route de Nedroma qu'il protégeait au passage de, la vallée de la Moutla; on en voit les restes. Voici le texte de celle des deux bornes sur laquelle la distance est restée intacte; je rétablis les trois premières lignes qui ont à peu près disparu:

IMP. CAES
M. AVRELIVS
SEVERVS PIVS
FELIX AVG. P. P. COS
DIVI MAGNI
ANTONINI
FILIVS DIVI
SEVERI NEPOS
MIL. NOVA POSVIT
PER P. AELIVM
DECRIANVM
PROG. SVVM
AN SEVERIA
NVM
SYR
MP III

Les communications entre Sour ou La Mar'nia et la mer se faisaient, sans doute, par Nedroma, qui en est à 22 kilomètres au Nord. On voit encore les restes de la ligne de postes qui, à des distances peu éloignées, jalonnaient la première partie de cette route, celle de La Mar'nia à Nedroma, en passant, comme le fait la route moderne, par le col de Bab T'aza. Mais il n'y a rien de semblable entre Nedroma et la mer, parce que, sans doute, la nature plate et très découverte du pays n'exigeait pas qu'on prit de grandes précautions de défense, l'oeil embrassant, pour ainsi dire, sans obstacle l'espace de 16 kilomètres qui s'étend de l'un à l'autre.

Léon l'Africain et les religieux de la Merci ont donné à Nedroma, sous le rapport archéologique, une importance qui n'est malheureusement pas justifiée par l'examen des lieux(13). En 1851, j'y ai passé deux mois, juin et juillet, je l'ai parcourue dans tous les sens, j'ai levé le plan de ses environs jusqu'à deux kilomètres, limite de ses dépendances immédiates, sans y trouver aucune trace des nombreuses ruines et des inscriptions romaines qui devaient y exister suivant ces voyageurs. Le nom d'*El Khherba* (la ruine) que porte l'un de ses quartiers, une tradition en désaccord avec le témoignage unanime de la population relativement à sa fondation, mais qu'en définitive on peut expliquer, sont les seuls indices qui permettent de croire à la présence des Romains sur ce point. Les prétendues ruines romaines que l'on y a signalées ne sont autre chose que les restes des anciennes et puissantes constructions d'A'bd el Moumen ben A'li(14), restes dont l'aspect, il faut l'avouer, est de nature à tromper celui qui ne les voit que de loin.

Mais si les Romains ont occupé Nedroma, il n'existe qu'un seul document qui puisse nous faire espérer de retrouver le nom de cet établissement.

En construisant graphiquement la carte de Ptolémée et la discutant, on trouve que l'un des lieux qu'il mentionne peut correspondre à Nedroma.

En effet, Kelama qu'il place par 12° 10 de longitude et 33° 30 de latitude, est ainsi à 320 stades de Pomaria (Mniaria), et à 260 de Lanigara. Les stades de Ptolémée sont d'après lui des stades de 500 au degré (ou de 222 mètres chacun), mais Gosselin a montré qu'ils peuvent être aussi de 700 au degré (159 mètres). Lorsqu'on étudie sur sa carte un assez grand nombre de distances, on voit qu'il a pu quelquefois employer la seconde de ces valeurs. Toutefois, nous ne l'utiliserons que rarement, parce que l'écrivain grec était un esprit trop systématique pour avoir sciemment employé deux unités différentes dans ses travaux géographiques. Lorsqu'il l'a fait c'est que la valeur même du renseignement dont il se servait lui échappait.

320	stades	de	500	au	degré	donnent	71,010	mètres;
320	stades	de	700	au	degré	en	donnent	50,880.

260 stades de 500 au degré, distance entre Kelama et Lanigara, font 57,720 mètres. 260 stades de 700 au degré donnent 41,340 mètres.

Avant de nous servir de ces différents chiffres, il est indispensable de savoir à quel ordre de combinaison ils peuvent appartenir, car les *Tables* de Ptolémée en contiennent de plus d'une espèce. Astacilis, Timice, Pomaria (Mniaria), Lanigara, Galapha, appartiennent sur cette carte à un itinéraire qui, dirigé de l'Est à l'Ouest; semble pouvoir être relevé tel quel; il paraît avoir joui du bénéfice de toutes les positions de la côte qui, rattachées aux méridiens, n'ont pas été aussi bouleversées que celles de l'intérieur. Ici, les distances rapportées aux parallèles de latitude sont, en effet, passibles de réductions très fortes. En voici une preuve: le *Mons Durdus*, que représente incontestablement le massif Tlemsénien, étant, d'après Ptolémée par 29° 30' de latitude, tandis que Siga est par 34° 40', son *Mons Durdus* se trouve ainsi éloigné d'une distance *dix fois* plus grande qu'elle ne l'est réellement, puisqu'il y a à peine 30 minutes entre les deux sur la carte moderne. Si ce chiffre, dix fois, ne doit être pris d'une manière absolue, au moins sommes-nous autorisé à l'employer lorsque nos calculs de réductions porteront sur des positions comprises entre cette chaîne et la mer, c'est-à-dire sur des itinéraires pris dans le sens des méridiens(15).

Kelama appartenait incontestablement à un itinéraire de ce genre et comme, par hasard, Ptolémée a conservé aux deux villes leurs situations respectives exactes (Nord-Ouest et Sud-Est), sa distance par suite de l'angle de 30° qu'elle forme avec les méridiens, a pu fort bien n'être pas très-altérée par la projection.

On serait tenté de le croire, si on réfléchit à un fait assez singulier. Nous avons dit que Ptolémée place Lanigara à 260 stades ou 57,720 mètres de Kelama, et ce chiffre représente presque exactement les 55,500 mètres que donne une ligne droite allant de Nedroma au château d'Isli, lequel, ainsi qu'on le verra, paraît bien être *Lanigara*.

La distance de Pomaria à Kelama, non corrigée, est, nous l'avons vu, de 71,040 mètres en stades de 500 au degré et de 50,880 en stades de 700. Or, on compte de Tlemsên à Nedroma 45,000 mètres; par la route la plus courte et la plus suivie, 51,000 m. Il n'y a similitude presque absolue, il est vrai, qu'avec les stades de 700 au degré, que je désire éloigner de la discussion. Mais si on admet que dans les études des itinéraires orientés Nord et Sud, les corrections soient en rapport avec les angles que décrivent les lignes de route par rapport aux méridiens, comme celle de Pomaria sur Kelama forme un angle de 60° degrés, nous aurons à prendre seulement les *deux tiers* du chiffre 71,040 mètres, pour représenter la distance qui séparait les deux localités, c'est-à-dire 47,360 mètres; on vient de voir qu'elle est de 45,000 mètres en ligne droite.

La méthode des hypothénuses proposée par Gosselin(16) pour retrouver dans le chaos ptoléméen les distances primitivement recueillies par Marin de Tyr, ne donne, dans le cas actuel, aucun résultat valable. Elle est sans doute bonne pour certaines régions où les éléments sont combinés dans un meilleur ordre, et il faut se rappeler que de toutes les cartes de Ptolémée celle de la Mauritanie Césarienne est probablement la plus mauvaise. Elle est composée de données incomplètes, incohérentes, à peine liées entre elles ou n'ayant que des rapports très-vagues quand elles en ont. De plus, dans sa composition elle est remplie d'erreurs. Aussi, n'ai-je pas cru devoir faire usage du procédé proposé par le savant critique autrement que comme essai d'étude.

Nedroma, situé à 16 kilomètres de la mer, est et a toujours été en relations faciles avec la Méditerranée. Dans l'antiquité, il devait en être ainsi pour Kelama, bien que nous n'ayons aucun renseignement à ce sujet.

A voir la carte de Ptolémée, on pourrait croire que Kelama est lié au rivage de Siga, au *Portus sigensis*, à Rachgoun; mais ce serait s'appuyer sur un tracé dont les bases mêmes ont complètement altéré la forme. Ceci est si vrai, que, dans le cas actuel, il serait très difficile de dire à quel point de la côte l'auteur a voulu la rattacher, si telle a été son intention. On a à choisir entre l'embouchure de la Malva (la Mlouia), Gypsaria, Siga ou l'embouchure du fleuve Siga (la Tafna).

De ces quatre points, Gypsaria (Mersa H'anaye, comme je le montrerai,) est le seul avec lequel Kelama ait pu se trouver en rapports directs, rapports qui existaient encore au X^e siècle, au temps de Bekri. De Kelama à Gypsaria, Ptolémée compte 670 stades ou 148,740 mètres. L'incertitude dans

laquelle nous a laissé l'écrivain grec, relativement au point avec lequel il a pu relier Kelama, nous jette dans quelque embarras au sujet de la réduction dont cette distance peut être passible. Il est vrai que, bien qu'assez oblique, elle est, cependant, assimilable à celles qui sont prises dans le sens des méridiens, l'angle qu'elle forme avec ceux-ci étant seulement de 24°. Dès-lors elle peut subir toutes les réductions qu'admet l'échelle d'un à dix. Si nous en prenons le *quart*, cela nous donnera 24,790 mètres, et par le seul chemin praticable qui conduise de Nedroma à Mersa H'anaye, il y a de 24 à 25 kilomètres. On peut, du reste, se faire une idée de la valeur qu'ont les situations respectives sur la carte grecque, quand on saura que Gypsaria y est placée au *Nord-Ouest* de Kelama, tandis qu'elle est effectivement au *Nord-Est*.

De la discussion à laquelle nous nous sommes livré au sujet de Kelama, il paraît ressortir que cette position correspond à celle de Nedroma. La démonstration n'est pas très-rigoureuse, mais avec des éléments de discussion aussi imparfaits que ceux dont nous avons fait usage, on ne saurait exiger plus d'exactitude.

Si on place Kelama à Nedroma, on se demande alors pourquoi l'*Itinéraire* fait de ce nom le synonyme de celui de Kala, que nous avons vu être le nom indigène de l'ancien Tlemsên. Mais je ferai remarquer que cette synonymie n'existe que dans certains manuscrits et que rien ne prouve qu'elle soit positive.

Quant à la *Calama Mauretaniae*, la Calama de Mauritanie de l'*itinéraire* maritime, on ne saurait l'identifier avec la *Kelama* de Ptolémée. Celle-ci est, d'après lui, une ville de l'intérieur des terres et la première est, au contraire, une position de la côte dont j'essaierai de déterminer la situation, en traitant de la géographie des rivages Tlemséniens.

A l'Est-Nord-Est de Tlemsên, dans le pays des Beni Ouâzan, on voit à Bou Djerar les vestiges d'un poste qui commandait toute la partie supérieure de l'Oued A'mîneur et à K's'ar H'announ, le château de Hannon, les ruines d'une petite ville.

Je n'ai trouvé à Bou Djerar que quelques pierres et les deux dernières lettres d'une inscription, mais le K's'ar est beaucoup plus intéressant, bien que je n'y ai rien aperçu qui puisse confirmer le nom que lui donnent les Arabes et qui semble indiquer une ancienne station de Carthinois; on peut suivre très-facilement les contours de son enceinte et celui de sa citadelle.

Bou Djerar et K's'ar H'announ sont deux positions qui jalonnent la voie romaine de Tlemsên à Timici Colonia (Ain Temouchent), voie que l'on suivait encore avant notre arrivée en Algérie.

De K's'ar H'announ elle se dirigeait sur les bains thermaux des Sidi A'bdeli, où l'on voit les restes d'un poste et près duquel s'élevait encore au X^e siècle la ville arabe de Tamedda(17), puis elle prenait par El Bridj, remarquable par ses ruines romaines. D'Ain Temouchent (Timici) gagnait-elle Oran par la station *Ad flumen Salsum* (le Rio Salado), qu'a reconnue M. Azéma de Montgravier, et les stations de la côte; suivait-elle une direction semblable à celle que nous avons adoptée, le long des bords occidentaux de la Sebkha, ou bien passait-elle par les H'ammam bou H'adjar, puis à l'Est du grand lac par Ar'bal (l'ancienne *Gilva*), deux localités pleines de ruines romaines? c'est ce qu'il est difficile de déterminer. Ce qu'il y a de positif, c'est qu'au X^e siècle, on allait d'après Le Bekri, ainsi que nous le faisons encore, d'Oran à Ain Temouchent, appelé alors K'as'r Ebn Sinân par Tansalmet (près de Mserghin) et Djeraoua, dont les ruines, nommées actuellement Medinet Aroun, sont à droite du pont français du Rio Salado.

Il paraît que les Romains, avant d'arrêter définitivement la voie qui de Pomaria conduisait à Timici par les bains des Sidi-A'bdeli, se servaient de la route que nous avons adoptée, route qui est un peu plus courte que la leur, mais qui est beaucoup plus difficile. En effet, j'ai trouvé sur le plateau qui sépare l'Oued A'mîneur de l'Isseur, en un endroit appelé *Tendelouset*, quelques pierres parmi lesquelles se voit une borne milliaire dont le chiffre de distance seul a été respecté, tout le reste ayant été enlevé au ciseau. On y lit: MP XIII, *millia passuum* XIV, ce qui fait 20,734 mètres, et il y a du centre de Pomaria (Agadir) à ce point 19,000 mètres en ligne droite.

Au nord de Tlemsên, entre cette ville et la Tafna, les ruines romaines sont assez nombreuses: il y en a à H'adjar Ouâghef, à Aïn Ouâheb, à Irgueb Ahl el Oued, à Sidi H'amed et à Sidi Moussa (les Ouled el Khaouen), à Sidi Mohammed bou Gaïma.

Au mois de septembre 1850 j'ai levé le plan (au 500°) de celles de H'adjar Ouaghef, à 1,600 mètres au Nord-Est de l'Hanaïa(18). La partie essentielle de l'établissement avait à peu près un hectare et demi de superficie; il dominait la plaine au Nord, à l'Ouest et au Sud, mais sa vue du côté de l'Est était bornée par des mamelons plus élevés que l'on couronna d'un poste d'où le regard plongeait de ce côté sur tout le bassin de la Sîk'k'ak'.

De H'adjar Ouaghef on peut pénétrer dans la vallée de la Tafna ou par la vallée elle-même ou par le col des Seba Chîoukh qui, un peu à l'Est, permet de franchir assez facilement la chaîne limite du massif maritime de ce côté.

Si on choisit cette dernière direction en appuyant à droite, après avoir passé la Sîk'k'ak', on ne tarde pas à apercevoir, sur la rive droite de l'Isseur, des ruines que le minaret d'une ancienne mosquée détruite a fait désigner par le mot de *S'ouma*, le minaret, auquel on ajoute, afin de le caractériser plus nettement, le nom de la rivière. Elles sont à 6,000 mètres du confluent de la Sîk'k'ak' et de l'Isseur, à un peu plus de 9,000 mètres du pont moderne sur lequel la route d'Oran à Tlemsên passe cette dernière rivière. Ce sont les restes d'une ancienne ville arabe qui s'était installée sur un établissement romain.

Les Seba Chîoukh offrent quelques vestiges antiques qui montrent que cette voie était jadis préférée à celle de la vallée, laquelle présente, d'ailleurs, à son origine, des difficultés sacrifiées encore assez souvent aux pentes du plateau. Cependant le peu de relations qui ont aujourd'hui lieu entre Tlemsên et la mer se font par la vallée.

Du reste, que l'on prenne l'une ou l'autre direction, on atteint toujours un point stratégique digne d'attention, c'est le confluent de la Tafna (rive droite) et du Faïd'el A'tach (le Fond de la Soif), près d'un gué appelé Mechta Msaouda, au pied d'un petit plateau dominant toute la position et nommé A'meurbaïa. A travers la végétation basse qui couvre le sol se laissent voir les fondations d'un établissement romain qui protégeait ainsi, à leur jonction, la route de Siga à Tlemsên (Pomaria) et celle de Timice à Siga.

A 7,000 mètres du Mechta Msaouda est l'emplacement de *Siga*, la première capitale de Syphax, que les Arabes, après les Berbères, connaissent sous le nom de *Tâk'ebrit*, les voûtes, de quelques restes d'anciennes constructions qui ont aujourd'hui disparu(19). Rachgoun, son port, *Portus sigensis*, en est à 4,000 mètres, ainsi que le veut l'*Itinéraire* d'Antonin qui le place à trois mille pas de Siga.

Nous sommes ainsi et peu à peu arrivés sur la Méditerranée.

Avant de procéder à l'examen des différentes positions échelonnées sur cette partie de la côte qui dépend de la subdivision de Tlemsên, je désire présenter le résultat d'études sur la partie des *Tables* de Ptolémée, qui s'applique à la petite région que nous analysons en ce moment. Peut-être pourrions-nous ainsi donner un nom à quelques-unes des ruines que nous avons rencontrées sur la ligne qui réunissait Pomaria à la mer.

Que les *Tables ptoléméennes* soient remplies d'erreurs en tous genres, que les chiffres afférents à chaque position n'aient qu'une valeur très-contestable, quelquefois nulle, qu'il faille seulement chercher les éléments d'itinéraires très difficiles à dégager du chaos dans lequel ils sont placés, ce sont là des vérités qui appartiennent à la géographie critique élémentaire, et qui ont été trop savamment démontrées pour qu'il soit nécessaire de le faire de nouveau.

La loi des exagérations de Ptolémée dans ses distances en latitude est encore plus variable que celle des exagérations en longitude, ce qui se comprend très-bien, puisque c'est là le caractère essentiel de sa projection, laquelle est tracée de cette façon qu'il donne à sa Mauritanie Césarienne, représentée aujourd'hui par le Tell des deux provinces d'Alger et d'Oran, une largeur moyenne de huit degrés de latitude, alors qu'elle ne devait avoir, au plus, en ce sens que l'étendue *d'un* seul degré. Croire qu'il

existe dans les exagérations du géographe d'Alexandrie une loi unique et la prendre d'un point de vue absolu, ainsi que l'a fait Gosselin, ce serait méconnaître les éléments mêmes de la discussion. Mais c'est précisément cette variation dans le principe qui accroît les difficultés et jette l'esprit dans l'incertitude et le doute. Cependant je le répète encore, ce n'est pas tout-à-fait là une raison pour ne pas chercher à l'utiliser dans l'occasion présente.

Procédons à la discussion:

La *Mniaria* de Ptolémée est, sans aucun doute, une mauvaise lecture pour Pomaria(20); il serait très étonnant en effet, que Ptolémée, dans lequel on lit, de ce côté, les noms de Timice, d'Astacilis, de Siga, du Portus magnus, n'eût pas connu un établissement qui, d'après son importance, paraît avoir été le principal centre d'autorité de cette partie de la Mauritanie Césarienne. Cela serait d'autant plus singulier que l'inscription de La Mar'nia (*Syr*), qui donne les distances de ce point sur Pomaria et Siga est du règne d'Alexandre Sévère, c'est-à-dire de 222 à 224, que Pomaria (Tlemsên) dont le site remarquable a dû fatalement attirer l'attention de tous les envahisseurs, fut immédiatement occupé le jour où les Romains pénétrèrent de ce côté.

Ce qui vient d'ailleurs à l'appui de la supposition que je fais ici, que Mniaria représente Pomaria, c'est que la distance de Mniaria ou Pomaria sur Timice (indiquée comme étant Astacilis par une transposition de noms facile à expliquer), est donnée comme étant de 200 stades de 500 m., ou 44,400 mètres, et qu'il y a en ligne droite de Tlemsên à Aïn-Temouchent 45,000 mètres.

L'*Itinéraire* auquel se rattache Pomaria (Mniaria), dirigé dans le sens des longitudes, paraît pouvoir être pris tel quel. On semble du moins être autorisé à le faire, lorsque l'on voit les longitudes de la partie de la côte qui lui correspondent presque exactes, lorsqu'après avoir trouvée bonne la distance de Pomaria à Timice, on remarque que celle de Timice à Astacilis (Ain Temouchent à Tessêla) 225 stades de 500 m., ou 50,000 mètres, l'est également.

En admettant donc que Mniaria soit Pomaria, cette position paraît être le point de départ d'un itinéraire qui se dirigeait sur Siga en passant par Urbara et Vasbaria. Cet itinéraire, dirigé dans le sens des latitudes, c'est-à-dire du Sud au Nord, est, par conséquent, susceptible de subir plus d'un genre de correction, depuis celle qui a jeté le *Mons Durdus*, le massif tlemsénien, à une distance huit fois plus grande de la mer qu'elle ne l'est réellement. Cependant j'en serai très-sobre, et je, chercherai sa véritable signification dans une transformation unique de tous les chiffres.

Voici d'abord l'itinéraire tel que le donne la *Table*:

	Minutes de degré,	Stades de 500 au degré.	Mètres.
Mniaria (Pomaria)			
Urbara	20'	166.60	36.852
Vasbaria	33'	274.89	61,025
Siga	47'	391.51	86,915

Si nous prenons le quart de ces distances exprimées en mètres, nous aurons:

Pomaria	
Urbara	9,213
Vasbaria	15,256
Siga	21,728

Sur le terrain, la distance qui réunit les deux points extrêmes de cette ligne est jalonnée de ruines plus ou moins importantes qui nous donnent, sans difficultés, les chiffres suivants:

Tlemsên (Pomaria)	
H'adjar Ouâghel, R. R (1)	9,900 mètres.
S'ouma, R. R	16,600 —
Siga, R. R	21,000 —

De toutes les combinaisons que l'on peut essayer avec la carte de Ptolémée, celle-ci paraît être la plus vraisemblable.

On conçoit très-bien, d'ailleurs, qu'il ne faut pas exiger une précision plus rigoureuse, car si les chiffres qui nous servent à apprécier la valeur de ceux de la carte grecque sont précis, ces derniers sont nécessairement enveloppés de quelque incertitude résultant du moyen même par lequel on les a obtenus.

En définitive, il ressort du rapprochement des uns et des autres que H'adjar Ouaghef serait *Urbara* et S'ouma *Vasbaria*.

Je livre ces synonymies à la critique de ceux qui peuvent porter un oeil plus perspicace sur l'indigeste compilation du géographe d'Alexandrie.

O. Mac CARTHY

La seconde partie de ce mémoire sera insérée dans le prochain numéro de la Revue.

(1) Elle sépara d'abord les Maurousiens (ou Maures) des Massaisyliens, puis les états de Bocchus de ceux de Bogoud (jusqu'à l'an 32 avant l'ère chrétienne), enfin les deux Mauritanies (de l'an 40 à l'an 700). En 1526, Léon l'Africain, décrivant le royaume de Tlemsên, s'exprime en ces termes: "Le royaume de Telensin de la partie du Ponant (à l'Ouest) se termine au fleuve Za (qui porte encore ce nom) et à *celui de Malouïa*; devers Ponant (à l'Est) au fleuve Majeur (lisez l'Oued el Kebir, l'Oued Sahel, la rivière de Bougie); devers Midi au désert de Numidie (les grandes steppes algériennes); du Septentrion, à la mer Méditerranée." Il ne peut y avoir de tranquillité, de sûreté et par conséquent de colonisation possible dans la subdivision de Tlemsên, tant qu'elle n'aura pas pour limite la Mlouïa et qu'on n'aura pas réuni sous la même autorité les Beni Snasen et les Angad. C'est ce qu'on aurait pu facilement obtenir après la bataille d'Isli, en se fondant principalement sur les antécédents historiques, à une époque où la France pouvait parler haut et ferme; c'est ce qu'on ne devra pas négliger de faire à la suite des folles attaques dont l'Algérie sera l'objet à la mort de l'empereur Abder-Rah'man. Du reste, la question sera résolue d'une manière bien plus absolue par la conquête de l'empire au Marok, conquête qui est aussi facile pour nous que l'a été celle de l'Algérie. Ce ne sera après tout qu'un nouveau pas de la raison et du progrès dans cette voie où il entraîne chaque jour fatalement l'humanité.

(2) Envoyé, ainsi que celui-ci, en 1851, à S. E. le Ministre de la guerre, et en 1852, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

(3) *Millia passuum*, ou mille pas, le mille romain, qui équivaut à 1484 mètres.

(4) J'ai identifié pour la première fois Tlemsên a Pomaria, dans un article du 25 août 1850, que la *Revue de l'Orient* n'a publié qu'en décembre. M. Caussade, arrivait également au même résultat dans une brochure sur l'occupation romaine des provinces d'Alger et d'Oran, publié à Orléans, en 1851.

(5) Je donnerai à la suite de ce *mémoire* un article spécial sur le site do Pomaria.

(6) Voyez dans le 1er numéro de cette *Revue* un petit travail sur l'ère de la province, par M. Berbrugger. Le synchronisme de cette ère avec l'an 40 de l'ère chrétienne y est clairement démontré. Plusieurs des inscriptions qui m'ont servi avaient, dès 1836, été relevées et publiées dans le *Moniteur*

algérien par le capitaine du génie Mangay et par M. Berbrugger, dont on retrouve le nom partout où l'archéologie algérienne a eu besoin d'un zélé et courageux interprète. Diverses circonstances ne permirent pas à ces messieurs de les transcrire aussi complètement que je l'ai fait et d'en tirer les mêmes conséquences. Peu après, ces textes épigraphiques furent étudiés et discutés par M. Hase, dans le *Journal des Savants* (juillet et novembre 1837), avec toute la profondeur que donnent une entente parfaite de l'antiquité et une érudition qu'il est inutile de louer. Je reparlerai de ces différents travaux en m'occupant spécialement du nom et du site de Pomaria.

(7) Certaines éditions disent en effet *Mniara*, d'autres, telles que celle de 1541, *Mniaria*.

(8) Voyez: *Recherches sur les antiquités de la province d'Oran, Kala et Rubrae*, dans la *Revue de l'Orient*, juin 1850.- Il est probable que *Kala* était le nom indigène et *Pomaria* (le verger), mot essentiellement latin, le nom employé de préférence par les autorités et par les colons romains. Cependant, il semble que le premier ait été plus connu des populations puisque le routier romain a cru devoir s'en servir de préférence,

(9) Pourquoi les distances sont-elles comptées ici de H'adjar Roum sur Tlemsên, alors que l'*Itinéraire* marche en sens opposé? Ce sont de ces mystères que le temps peut-être éclaircira, mais qui me semblent tenir surtout à la différence des époques. Entre le règne d'Alexandre Sévère et celui où fut rédigé l'*Itinéraire*, il s'écoula un peu plus d'un siècle.

(10) Dans une énumération des villes de la Mauritanie Césarienne, faite par l'Anonyme de Ravenne, on la voit figurer sous la forme barbare de *Rubris*.

(11) Je publierai quelque jour un long mémoire sur H'adjar Roum, accompagné de plans et de dessins.

(12) *Journal asiatique*, 4^e série, tome IX, pages 210-217. - Le mot *Sour* apparaît plusieurs fois dans la première nomenclature imposée par les Arabes à certaines localités de l'Algérie: *Sour ???Kout???* *Mitou* (le fort des Massacrés), *Sour Djouab* (le fort des Citernes), *Sour R'ozlan* (le fort des Gazelles, Aumale), etc.

(13) Il est vrai qu'ici, encore une fois, ce n'est pas la faute de Léon. Son traducteur français, Jean Temporal (édition de 1556), lui fait dire: "Cette cité (Nedroma) fut anciennement édifée par les Romains, quand ils subjuguèrent cette partie et la fondèrent en un lieu avec large circuit dans une belle plaine Autour d'icelle il y a encore quelques *édifices romains*: et est la campagne fort abondante, etc." Mais la traduction latine publiée par les Elzevirs (édition de 1532) s'exprime tout autrement: "Visitur in hunc diem hujus oppidi murus : antiquiora autem alia omnia Romanorum aedificia deleta sunt ; adeo ut rara illorum nunc reperiantur vestigia." - "On peut encore voir aujourd'hui les murailles de cet oppidum (il les a cru, à tort, de construction romaine), mais les autres anciens *édifices romains* sont tellement détruits, qu'on en trouverait à peine actuellement quelques vestiges." - Rien de plus exact. C'est bien assez de laisser à Léon son incroyable explication du nom de Nedroma sans lui faire parler de ce qu'il n'a pu voir.

(14) A'bd el el Moumen ben A'li régnait au 12^e siècle; en 1160, il faisait le siège de Meh'adia (Tunisie).

(15) Faut-il observer que ces remarques ne s'appliquent qu'à la région qui fait le sujet de cette étude. Pour les autres parties de la carte grecque, elles n'auraient pas le même sens.

(16) *Recherches sur la géographie systématique et positive des anciens*, T. IV. p. 340-344.

(17) V. Le Bekri, *route d'Oran à K'airouân*.

(18) Voyez un article sur H'adjar Ouaghef dans la *Revue de l'Orient* de 1851, tome 1er, p.204.

(19) C'est le *Tackumbrit* du docteur Shaw.

(20) Si l'on veut s'expliquer comment les traducteurs et les copistes ont pu altérer le mot Pomaria, il suffira de lui rendre un moment sa forme grecque. La lettre initiale le *pi*, sera devenu très-facilement un M majuscule. l'O joint à un m altéré auront pu fort bien être lus *ni*, et c'est ainsi que Pomaria sera devenu *Mniaria*; puis une foi, la transformation opérée l'erreur n'a pas eu de peine à se perpétuer.

(21) Les deux lettres R. R. représentent les deux mots *Ruines romaines*.